

« Critiques »

Ouvrages recensés :

Zigrail
la Cité des enfants perdus
Kids
Species

par André Lavoie et Bernard Perron

Ciné-Bulles, vol. 14, n° 3, 1995, p. 54-59.



Le saut dans le vide d'André (André Charlebois)

ZIGRAIL

d'André Turpin

par André Lavoie

L'approche marketing adoptée pour le film d'André Turpin est presque aussi intéressante que le film lui-même qui, vu dans un autre contexte, à une autre époque, aurait sans doute fait un malheur (dans les années 70) ou passé complètement inaperçu (dans les années 80). Au printemps 1995, on salue André Turpin comme le jeune réalisateur dynamique qui n'attend pas après les gros sous de l'État et de l'industrie pour saisir une caméra. Il en profite ainsi pour bousculer au passage les habitudes poussiéreuses des techniciens syndiqués mur à mur et des gestionnaires du cinéma qui veulent toujours tout scénariser. Plutôt que de tourner sur le Plateau Mont-Royal ou à Outremont, l'équipe réduite du cinéaste partait en cavale avec un scénario «ouvert», traversait des pays ravagés par la guerre et la misère (la Roumanie, l'ex-Yougoslavie) ou tout simplement imprégnés d'une pauvreté persistante (la Turquie, la Grèce). Bref, l'Europe filmée sur les chapeaux de roues et qui ne se donne pas des airs de coproductions bon chic bon genre. Et bonne nouvelle, la liberté semble maintenant avoir un prix: Turpin l'a obtenue pour environ 400 000 $.



Zigrail (Photo: Salvatore V. Barrera)

La naissance de **Zigrail** et tout le discours — celui du cinéaste comme celui de son distributeur — qui a entouré sa mise au monde révèlent non seulement de nouvelles façons de produire des films ici mais encore un nouveau rapport avec le fric et les méthodes de travail dans un contexte de récession chronique. C'est véritablement l'émergence de nouvelles «valeurs» et elles poussent sur un terrain fertile, à une époque morose qui s'enfonce dans les crises de toutes sortes.

Cette nouvelle manière de voir les choses amène les cinéastes à redécouvrir les joies du direct, celles des tournages caméra à l'épaule, voulant sans doute refaire un nouveau **À tout prendre**. Mais que l'esthétique fauchée devienne la norme et soit considérée comme un des beaux-arts afin de dire: «voyez les miracles que l'on peut faire avec des budgets de misère», il n'y a qu'un pas que le cinéma québécois s'apprête à franchir, et ce, dangereusement. Le succès récent d'**Eldorado** pouvait être interprété comme le triomphe de l'imagination face au mercantilisme. Cette fausse pureté camoufle l'idée largement

répandue — au Québec et de plus en plus à Hollywood — qu'il faut freiner l'ardeur des techniciens et des vedettes et que des cachets à la baisse et des privilèges moins généreux seraient plus décents et, donc, des solutions meilleures pour une saine économie...

Bien sûr, le film de Turpin n'est pas un exposé économique sur la gestion de la décroissance; il a plutôt des allures de saut en bungee. Personne ne se froissera de la comparaison puisqu'André (André Charlebois), le «héros» de **Zigrail**, s'apprête à se «lancer en affaires» avec son frère pour donner des sensations fortes aux gens qui veulent se jeter dans le vide... sans risques. Plutôt que de tenter la chance de se ranger (?), André recule d'un pas, laisse son frère en plan et ses amis sans explications. Kim (Sonia Vigneault), sa copine du moment, lui apprend, via Istanbul, qu'elle est enceinte. La nouvelle a sur lui l'effet d'un électro-choc mais pas question de traîner son spleen dans les bars branchés du boulevard Saint-Laurent. André ira la rejoindre, entreprenant une traversée chaotique dans une Europe grise, morcelée, presque dévastée, un peu à l'image de ce voyageur sans bagages.

Est-ce le moment pour lui de vieillir une fois pour toutes et d'accepter ses obligations de père alors que Kim ne tient pas particulièrement à garder «le fruit de leur amour»? Tout le film est profondément marqué par cette peur presque névrotique de délaisser son innocence et son insouciance pour rejoindre les rangs des adultes responsables. Et cette névrose imprègne petit à petit l'esthétique du film où les accélérés, l'absence de son et autres images hors foyer viennent souligner, parfois à très gros traits, les déchirements intérieurs d'un jeune homme qui ne sait pas encore s'il veut devenir adulte.

Ce *road movie* qui n'évite pas complètement les pannes et les passages à vide apporte quand même un ton et une sensibilité qui fait parfois défaut aux cinéastes d'ici, souvent influencés par l'esthétisme télévisuel — et donc publicitaire — où persiste le syndrome du problème à débattre autour de la tasse de café. Certes, les motivations d'André, son désir soudain d'assumer sa paternité, ses «réflexions» sur la vie et l'amour, tout ça manque singulièrement de substance. Un peu comme pour **Eldorado**, l'improvisation montre une fois de plus ses limites. Mais si on ne s'ennuie presque jamais dans **Zigrail**, c'est grâce à la fébrilité et au regard audacieux de Turpin; il donne parfois dans le faussement expérimental mais son imagerie n'est pas banale et c'est, en bonne partie, ce qui sauve le film d'une idée de base, ma foi, assez mince. Sous son regard, l'Europe ne devient pas carte postale et encore moins source d'inspiration pour des commentaires politiques «songés». On peut le regretter mais le silence est parfois préférable aux discours ampoulés.

Zigrail est-il finalement le film d'une génération, l'annonciateur d'une nouvelle «nouvelle vague» ou le mode d'emploi d'une cinématographie qui doit sa dernière chemise? Il est un peu tout cela sans l'être réellement. Après ce premier long métrage prometteur,Turpin serait-il le nouveau Olivier Asselin, celui qui nous livrait, en 1990, avec **la Liberté d'une statue**, un film aussi imaginatif et... fauché? Depuis, c'est le silence. À croire qu'il s'agit de la véritable marque de commerce des cinéastes de moins de 35 ans. ■

Zigrail

35 mm / n. et b. / 85 min / 1995 / fict. / Québec

***Réal. et image**: André Turpin*
***Scén.**: André Turpin, Sylvain Bellemare et Sophie Leblond*
***Son**: Sylvain Bellemare*
***Mus.**: John Zorn*
***Mont.**: Sophie Leblond*
***Prod.**: Andrew Noble, Anne-Marie Gélinas et Salvatore Barrera - Les Productions Jeux d'Ombres*
***Dist.**: Alliance Vivafilm*
***Int.**: André Charlebois, Dorothée Berryman, Arianne Cordeau, Sonia Vigneault, Armand Turpin, Frank Fontaine*

LA CITÉ DES ENFANTS PERDUS

de Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro

par Bernard Perron

En 1990, **Delicatessen** nous entraînait au beau milieu d'un faubourg lugubre dans un immeuble en ruine où habitaient des gens bizarroïdes. Jeunet et Caro orchestraient quelques scènes remarquables comme celle où chacun des voisins accorde le rythme de son activité, de plus en plus rapide, à celui des autres, ou encore ce concert final de violoncelle et de scie musicale sur le toit. En fait, lorsqu'on songe à **Délicatessen**, c'est plutôt l'atmosphère singulière de ce premier long métrage tourné sous un éclairage artificiel et dans des décors de studio qui nous vient à l'esprit, et non le récit de ces habitants cannibales qui passaient des annonces dans le journal pour trouver leur prochain repas. Jeunet et Caro affichaient déjà leur couleur. Ce tandem nous précipite avant toute chose dans un univers insolite et là, nous raconte une histoire.

Conséquemment, **la Cité des enfants perdus** prolonge cette approche créative. Il faudrait plutôt dire qu'il la reprend puisque le projet date du début des années 80. Trop coûteux à l'époque, ce deuxième film a bénéficié de moyens imposants, fort du succès de **Delicatessen**. Le film raconte les manigances d'un homme qui, incapable de rêver, vole les enfants pour s'approprier leur imaginaire. Ses actions seront toutefois contrecarrées par une gamine

La Cité des enfants perdus

35 mm / coul / 112 min / 1995 / fict. / France

***Réal.**: Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro*
***Scén.**: Gilles Adrien, Jean-Pierre Jeunet et Marc Caro*
***Image**: Darius Khondji*
***Effets spé.**: Yves Domenjoud, Jean-Baptiste Bonetto, Oliver Gleyze et Jean Christophe Spadaccini*
***Effets spé. numériques**: Pitof et Duboi*
***Images de synthèse**: Pierre Buffin / BUF Cie*
***Son**: Pierre Excoffier et Gérard Hardy*
***Décors**: Jean Rabasse*
***Mus.**: Angelo Badlamenti*
***Mont.**: Hervé Schneid*
***Prod.**: Claudie Ossard*
***Dist.**: Alliance Vivafilm*
***Int.**: Ron Perlam, Daniel Emilfork, Judith Vittet, Dominique Pinon, Jean-Claude Dreyfus, Geneviève Brunet, Odile Mallet*



Les «clones» de Dominique Pinon, ***la Cité des enfants perdus***

futée et un costaud au grand cœur qui cherche son petit frère kidnappé. Un pareil récit fantaisiste consent au plus extravagant des traitements. Pas question pour Jeunet et Caro de s'en priver. Tout est en décor de studio (un plateau de 4000 m^2), en effets spéciaux et en images de synthèse. On trouve dans ce film pas moins de 17 minutes de truquage qui ont nécessité plus de 5000 heures de calculs, 5000 gigaoctets manipulés ainsi que 40 000 images numérisées. Du jamais vu. Et le résultat est convaincant.

Cette fois-ci, le spectateur est entraîné dans une cité portuaire aussi belle, obscure et mystérieuse que Venise la nuit. Et les nombreuses prises de vues aériennes accentuent l'abîme des canaux et des allées labyrinthiques. Parmi les possibilités offertes par les ordinateurs, on a pu créer des puces domptées qui, dans des vues semblables à celles d'un microscope, atterrissent sur la tête de leur victime et les piquent afin de leur transmettre un sérum spécial. Il fut également permis à Dominique Pinon (qui ne s'était pas laissé dévorer dans **Delicatessen**) d'interpréter à lui seul six fils identiques — les clones — souvent réunis dans un même plan. Et les images qui se voulaient oniriques ont été déformées autant que possible.

On le sait, Jeunet et Caro sont venus au cinéma par l'animation, le clip, la pub et la bande dessinée. Leurs films reposent donc largement sur l'accumulation d'anecdotes visuelles, et cela s'effectue souvent au détriment de l'ensemble du récit. Ainsi, comme ce fut le cas pour les trogolos (les membres d'une organisation souterraine qui se promènent avec des lampes de mineurs sur la tête) de **Delicatessen**, Jeunet et Caro donnent beaucoup de place aux cyclopes (des aveugles à qui on redonne la vue en branchant à leur cerveau une caméra vidéo) dans la première moitié du film. Une longue scène nous montre même le gourou de cette secte proclamer qu'ils seront bientôt les maîtres du monde. Pourtant, ces créatures disparaîtront tout à coup de l'intrigue et l'intérêt qui leur fut porté semble alors superflu.

Cependant, la vision téléscopique de ce duo de metteur en scène et de directeur artistique a ses avantages. Cela se traduit d'une part par une exploitation très intéressante de plusieurs détails. À l'instar des stratagèmes aussi loufoques les uns que les autres utilisés par une locataire de **Delicatessen** afin de mettre fin à ses jours, la collision d'un paquebot avec le quai dans **la Cité des enfants perdus** dérive d'une suite de circonstances savamment décrites. D'autre part, le film est rempli de petits instants savoureux qu'on ne doit pas tous aux nouvelles technologies mais bien à la qualité du jeu des comédiens. Mentionnons ce fabuleux plan fixe où deux sœurs siamoises font la cuisine ensemble — et c'est peu dire! — ainsi qu'un vol de coffre-fort orchestré de mains de maître par une bande d'orphelins.

On dit souvent qu'il n'y a dans un film que quelques moments de pur cinéma. **La Cité des enfants perdus** se conforme parfaitement à cette règle. Et il n'y a pas de mal à cela. Vaut mieux une imagination débridée et inégale qu'une fiction concise et ennuyeuse. ■

KIDS

de Larry Clark

par André Lavoie

Si **Kids** apportait des solutions toutes faites et se concluait par une morale bien-pensante, le film aurait sans doute fait une flamboyante carrière en salles, soutenu par son distributeur et avec la bénédiction des patrons qui tiennent bien en main les cordons de la bourse. Mais ce premier long métrage de Larry Clark, un photographe, et de Harmony Korine, un scénariste de 19 ans qui voulait parler de «ses amis», ne donne pas dans la dentelle et ne propose aucune «lumière au bout du tunnel». Pire, on y voit des adolescents d'aujourd'hui qui fument, baisent, boivent, volent, et ce, sans l'ombre d'un remords. Alors que Jennie (Cloe Sevigny) apprend qu'elle est séropositive et conclut rapidement que le virus lui a été transmis par Telly (Leo Fitzpatrick), le seul amant de sa vie et un très jeune expert en dépucelage, elle préfère se taire alors que celui-ci continue d'infecter ses nombreuses partenaires, toutes plus naïves les unes que les autres. Comme campagne de prévention, on a déjà vu mieux.

Voilà autant de situations-limites, filmées avec un réalisme désarçonnant, qui ont conduit les propriétaires de Miramax, la très hypocritement pudique Walt Disney, à refuser de soutenir la distribution de **Kids** et, ainsi, à éloigner les adolescents de ce film-miroir. Miramax, ne reculant devant rien, surtout la bêtise, a fondé la maison Excalibur pour détourner les censeurs. Mais sortir un tel film pendant les vacances estivales alors que l'Amérique n'a d'yeux que pour Batman et Robin, ça relève, là aussi, d'un combat quelque peu perdu d'avance.

Les *teen movies*, les Américains en sont passés maîtres et une longue tradition précède **Kids**. Mais les films qui osent afficher cet hyperréalisme où les parents n'ont jamais été aussi absents et impuissants et où la sexualité des adolescents est crûment exposée, on les compte à peine sur les doigts d'une main.



Kids

35 mm / coul. / 91 min / 1995 / fict. / États-Unis

***Réal.**: Larry Clark*
***Scén.**: Harmony Korine*
***Image**: Eric Alan Edwards*
***Mus.**: Louis Barlow*
***Mont.**: Christopher Tellefson*
***Prod.**: Cary Woods - Miramax Films*
***Dist.**: Alliance Vivafilm*
***Int.**: Leo Fitzpatrick, Sarah Henderson, Justin Pierce, Chloe Sevigny, Yarika Peguero, Harold Hunter, Rosario Dawson*

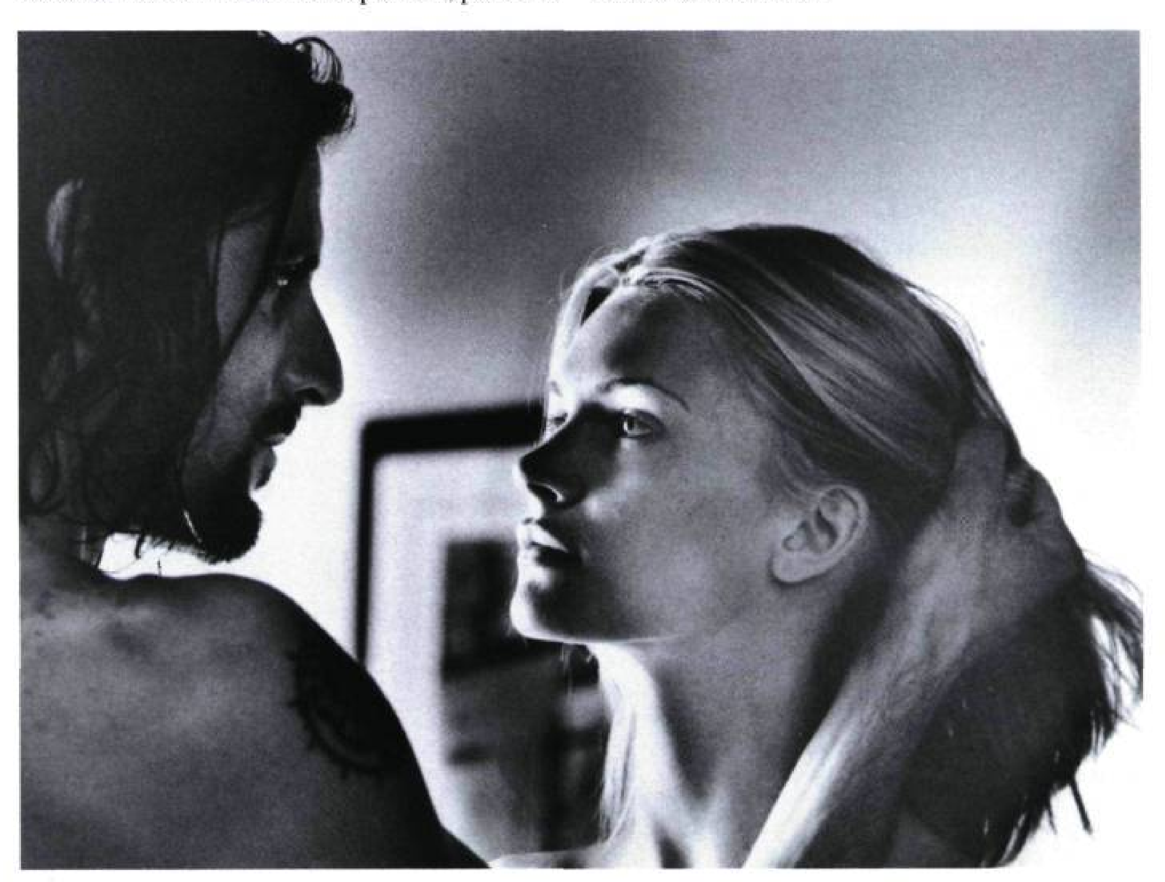


Kids

Nathalie Wood et James Dean peuvent aller se rhabiller: les adolescents de notre époque, ceux de **Kids** du moins, n'ont guère la fureur de vivre et ne semblent pas destinés à répéter, *ad nauseam*, les guerres de clans et les amours orageuses à la Roméo et Juliette. Ils nagent plutôt en plein apocalypse et dansent sur des tombes.

Clark nous conduit au cœur de New York, par une journée chaude et humide comme seule la métropole américaine peut en subir, où, pendant 24 heures, nous suivons Telly et sa bande s'adonner à diverses activités édifiantes: voler sa mère et l'épicerie du coin, battre un Noir, baiser deux filles, bref, la routine habituelle. Évidemment, chez les gars comme chez les filles, les conversations tournent souvent autour du même sujet — la baise —, et ce, dans un langage cru, direct, sans fioritures ni poésie, où le *slang* est roi et parfois incompréhensible. Le film n'expose pas seulement une suite de situations qui veulent s'afficher comme de l'authentique «cinéma vérité»: le scénariste a ficelé son récit autour de la quête éperdue de Jennie pour annoncer à Telly qu'il ferait mieux de voir un médecin et de prévenir, par le fait même, sa prochaine victime que ce beau parleur est un danger public.

La grande force de **Kids**, c'est l'interprétation vive et étonnante de toute cette bande de non-professionnels qui semblent jouer leur vie sans aucune pudeur, même si la caméra à l'épaule et les cadrages nerveux ne sont que des artifices pour rendre la fiction «documentaire» sans qu'elle s'affiche comme telle. Mais si Clark n'est pas là pour faire la morale ou apporter des solutions, il n'en demeure pas moins que malgré son constat lucide, pertinent, il s'abandonne à l'occasion à un voyeurisme et à une complaisance qui n'ajoutent rien au propos. La charge est particulièrement forte mais parfois, trop c'est trop: fallait-il en plus que Jennie soit violée par Casper (Justin Pierce), le meilleur ami de Telly, pour que l'on comprenne qu'ils ont tous plus ou moins un pied dans la tombe? C'est sans doute là-dessus que la droite américaine a choisi de se braquer, oubliant que derrière l'arrogance et la violence de ces adolescents se cache un désespoir que Larry Clark a eu le mérite — et surtout le culot — de filmer sans mièvrerie. ■



Anthony Guidera et le mannequin Natasha Henstridge dans ***Species*** (Photo: Melinda Sue Gordon)

SPECIES
de Roger Donaldson

par André Lavoie

Parmi ses nombreux talents, Hollywood possède une très grande facilité à traiter d'un sujet sans en avoir l'air, à s'approprier un genre, le fantastique par exemple, pour nous ramener, inexorablement, au politique... Plutôt que d'aborder de front le choc de la crise du pétrole, on nous offre, en guise de solution, **Earthquake**, **Airport** ou **The Towering Inferno**. Pour puiser dans des exemples plus récents, on égratigne au passage les tenants du féminisme et de la discrimination positive (**Disclosure**) ou encore, pour demeurer dans le genre fantastique, on ose traiter de la vie après la mort alors qu'en fait, pour accéder au paradis, on nous suggère de s'abstenir de faire des coups pendables (**Flatliners**). Comme quoi la démagogie n'étouffe personne en Californie.

Beaucoup croyaient que le thème du sida avait fait son entrée à Hollywood grâce à **Philadelphia** de Jonathan Demme. Pourtant, avant 1994, il avait déjà contaminé bon nombre de scénaristes hollywoodiens et on pouvait même découvrir les premiers symptômes dans **Fatal Attraction** où l'on voit ce qu'il coûte lorsque l'envie nous prend de tromper son conjoint... Est-ce que les discours se sont véritablement raffinés depuis? Il faut constater que les mises en garde et autres préjugés bien entretenus continuent de sévir.

Pour ajouter à cette liste déjà trop longue d'«œuvres à message», voici **Species**, le dernier de ces films superbement réactionnaires qui, sous ses airs de science-fiction et de *gore*, camoufle une bête encore plus horrible que celle qui sommeille dans le corps du mannequin Natasha Henstridge: le sexe. Car ce croisement, réalisé par des scientifiques sans scrupules, entre un monstre venu de l'au-delà et cette blonde glaciale prénommée Sil, sème la terreur à Los Angeles, ville décadente s'il en est une. Elle veut d'abord survivre, se reproduire ensuite et jette donc son dévolu sur des hommes, dans des bars ou ailleurs, qui ont le malheur de lui faire un peu trop de l'œil. Les préliminaires sont bien sûr expédiés promptement; de ses Casanova, elle n'en fait, littéralement, qu'une bouchée.

Afin qu'elle ne fasse pas plus de gâchis qu'elle n'en a déjà fait, des «experts» se voient confier la mission délicate d'exterminer cette erreur de la science. Le quintette a de quoi surprendre: un anthropologue, une biologiste, un scientifique, un tueur à gages et un médium la suivent pas à pas. Faut-il préciser qu'ils n'ont peu ou pas de vie amoureuse et, pour certains, une vie sexuelle moribonde ou en panne sèche? Sil servira ici de catalyseur pour qu'ils découvrent ainsi l'amour (le tueur et la biologiste) ou l'extase avant de rendre l'âme (l'anthropologue frustré avec Sil). Film de science-fiction disions-nous?

Species aborde avec une efficacité redoutable une de nos peurs bien contemporaines où l'acte sexuel semble empreint, plus que jamais, d'un parfum de terreur, d'interdit et de mort. Toute cette panique est décuplée puisqu'il est supposément impossible de se fier à qui que ce soit, encore moins à des inconnus, surtout s'il s'agit d'une femme... Le film offre ainsi une vision à peine névrosée de l'amour au temps du sida où l'on ne risque plus de rencontrer des caractériels dans les bars: place aux monstres de l'espace, générés, entre autres, par des manipulations génétiques. Sans même le savoir, Roger Donaldson nous a offert la version acidulée mais encore misogyne de **Looking for Mister Goodbar** de Richard Brooks et qui date déjà de 1977, autant dire un siècle. Cette fois-ci, que l'on habite L.A. ou Montréal, les bars louches et les rencontres fortuites semblent plus que jamais proscrites. C'est bel et bien la version qu'il nous manquait afin de trouver une bonne excuse pour rester chez-soi... ■

Species

35 mm / coul. / 108 min / 1995 / fict. / États-Unis

Réal.: *Roger Donaldson*
Scén.: *Dennis Feldman*
Image: *Andrzej Bartkowiak*
Mus.: *Christopher Young*
Prod. et dist.: *MGM*
Int.: *Ben Kingsley, Michael Madsen, Alfred Molina, Forest Whitaker, Marg Helgenberger, Natasha Henstridge*

Solution des mots croisés de la page 33

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	L	E	P	R	I	N	C	E	■	B	A	C
2	A	L	L	E	N	■	A	P	U	■	C	O
3	N	■	A	D	■	A	S	■	■	■	T	L
4	G	R	I	F	F	I	T	H	■	■	E	O
5	■	I	S	O	■	G	L	A	M	O	U	R
6	■	C	I	R	Q	U	E	■	■	C	R	I
7	F	O	R	D	■	I	■	P	O	T	■	Z
8	E	T	■	■	E	L	T	O	P	O	■	E
9	E	T	A	U	■	L	E	E	■	B	A	R
10	■	A	D	R	I	E	N	■	A	R	T	■
11	P	■	A	G	E	■	■	■	N	E	O	■
12	R	O	M	A	■	C	I	N	E	■	M	■